

UN ENTRETIEN AVEC... HENRI WOOLLETT

.....

Cela commence comme dans un roman anglais. Par un frileux et rêche après-midi dominical, l'auteur de ce récit remontait une avenue où, à mi-pente, l'on devinait la mer entre les toits. Cette avenue était vide : l'heure de l'office était passée. Et à cette église trop neuve — quelque Methodist Church, sans doute, — qui bouché la perspective, — nulle cloche qui tinte dans le ciel qu'on voit. O Verlaine, que me veux-tu ? Je ne sais, mais je te retrouve dans « les lierres tout noirs » autour de ces grilles rouillées derrière lesquelles se retranchent des cottages « jaunes et noirs ». Serait-ce Paddington ? (Cf. *Aquarelles*, de Paul Verlaine.) Pas du tout ! Une plaque de cuivre porte : *Henry Woollett, professeur de piano*. Et du coup, me voici au Havre (Seine-Inférieure).

Or, c'est précisément de son activité de professeur qu'Henry Woollett me parlera :

— *Cette activité a rempli ma vie*, dit-il. *C'est qu'il me fallut, jeune encore, me « créer une situation » dans ma bonne ville natale. Eh oui ! Je courus longtemps le cachet à la vitesse relative des omnibus de ce beau temps-là. Mais il n'y eut jamais que les gens débordés pour avoir des loisirs. Ainsi au fort des pires embouteillages ai-je toujours su me réserver l'heure de la méditation et du travail, ai-je pu « faire mon œuvre » comme on dit.*

Et ce disant, Henry Woollett m'apparaît sur le clair triptyque d'un bow-window qui laisse voir trois petits jardins aux plates-bandes de buis...

— *Je suis havrais. Havrais et normand — et même normand deux fois, comme l'affirmait le bon poète Th. Fréret : par ma naissance au Havre et par mes origines anglaises. J'ai travaillé avec Massenet, mais trop peu à mon gré. J'eus aussi comme maître Raoul Pugno, lequel fut bien plus que l'admirable pianiste que vous savez. Ajoutez aussi que je me vante d'être autodidacte. Enfin, j'ai toujours vécu — et je veux mourir — dans la tradition de César Franck. Je n'ai pourtant pas connu le vieux maître, pas plus d'ailleurs que Claude Debussy : et ce sont là deux grands regrets de mon existence ! Je crois cependant avoir servi du mieux que j'ai pu, la gloire de l'un et de l'autre : vous savez sans doute que j'ai, avec Mlle Duranton, fondé la section havraise de l'ancienne Schola. Quant à Debussy, je parvins un jour à faire avouer à Saint-Saëns que la dernière scène de son Pelléas était une belle chose... un chef-d'œuvre.*

— Rude succès que celui-là !

— *J'en eus quelques autres dans d'autres domaines. A la Chorale Sainte-Cécile que j'avais mise sur pied avant guerre, j'eus la joie d'entendre d'Indy me dire : « Je n'ai jamais entendu mon Chant de la Cloche si bien interprété ». Au Cercle de l'Art Moderne dont je m'occupai ensuite je fis connaître — autre joie ! — dans leur neuve nouveauté, Ravel, Schmitt, Roussel et André Caplet.*

— Le Havre qui passe pour une ville d'affaires ne manque décidément pas de musiciens. Vous avez donc eu Caplet...

Un petit silence. Il y a des silences, ou des omissions, qui valent des professions de foi. Henry Woollett enchaîne :

— *...André Caplet et Robert Loucheur : deux de mes élèves — deux Prix de Rome.*

Et Henry Woollett me désigne, taillé dans un marbre à fantômes, le buste du musicien du *Miroir de Jésus*, avec les yeux tristes de ceux qui ne doivent pas vivre longtemps.

— *Un grand musicien que Caplet, mais qui, tout de même, eut le tort un jour de me dire que le Conservatoire ne lui avait rien appris. Il y avait pourtant appris le métier, le respect du travail bien fait, toutes choses qui ne courent plus les rues parmi les jeunes. Est-ce que, par principe, je suis adversaire de toute recherche nouvelle ? Moins que vous ne le croyez ! Etait-ce, dites-moi, un geste tellement routinier que de publier, en ma prime jeunesse, un recueil de pièces sur les mesures et tonalités d'exception ? Il y avait là les modes antiques, chinois, hindous, voire quelques autres de mon cru qui réjouirent l'âme exotique de l'excellent Bourgault-Ducoudray. Et j'entends encore Magnard me dire : « Imprudent cela ! Il ne faut jamais donner la clef de ses secrets ». Avouez que, si on en a abusé depuis, je n'étais pas si vieux jeu qu'on voulut parfois le dire.*

— J'avoue. Mais cette couleur orientale qu'on s'accorde souvent à vous reconnaître, d'où vous vient-elle ?

— *Certains sujets me l'imposèrent* : La Rose de Saaron, par exemple, que j'écrivis, il y a quarante ans tout juste, avec Henri Lefèvre et dont on tira un drame lyrique qui vit le feu de la rampe au Havre. Autre exemple : mes Amants Byzantins dont Hugues Le Roux me donna le poème. Les livres des églises d'Abyssinie et de Syrie sont remplis de certains chants bizarres, contournés, ornés à l'excès et qui nous reportent aux premiers âges chrétiens. Dans mes Amants Byzantins j'imitais autant que possible l'allure et la facture de ces chants-là. Quant à Princesse Captive, elle est captive surtout d'un tiroir d'où je voudrais la voir sortir. Mais ces évasions deviennent difficiles. Gheusi m'avait laissé espérer que je verrais mes Amants Byzantins à l'Opéra Comique, et Gaubert que j'entendrais ma Simone au Conservatoire...

Musicalement, l'excellent homme qu'est Henry Woollett n'est rien moins que bigame. Sa notoriété est prise entre *Simone* et *Marceline*. Ce sont deux charmantes femmes : l'une est née des œuvres spirituelles de Rémy de Gourmont, l'autre n'est évidemment que l'auteur des *Elégies et Romances*. Et ces cycles de mélodies — car Woollett qui a écrit une petite monographie de R. Lenormand, mélodiste, en est un lui-même — ces deux liederkreis sont un peu à Woollett son Sonnet d'Arvers et son Vase brisé.

— *Il n'est guère de genres qui me soient restés étrangers. J'ai abordé le ballet avec Maures et Gitanes ; l'orchestre avec la Suite en mi ; le quatuor vocal avec orchestre avec De l'Aube à la Nuit ; la musique de chambre avec un Trio, avec un Sextour pour cordes et piano, avec un Octour pour instruments à vent et piano, avec six Sonates, dont la cinquième, en ut mineur, pour piano et violon ; l'ut dièse mineur pour vio'ncelle et piano, la si bémol pour flûte et piano ; enfin avec trois Quatuors à cordes : le troisième, en si mineur, le seul publié, m'a valu le Prix Chartier de l'Institut.*

— Et c'est sans doute celui que vous préférez ?

— *Oui. Bien que l'œuvre qu'on préfère, ce soit toujours celle qu'on écrit...*



Au dehors, l'avenue semble plus déserte. Un réverbère va s'allumer. Une lampe familiale rainure un volet. Et dans le silence frileux monte l'appel hululé d'un steamer.

Et c'est ainsi que tout se termine comme tout avait commencé : à la manière d'un roman anglais.